

Association Les Amis de Léon Tolstoï

Samedi 21 mars 2026, Paris – Université de La Sorbonne

Tolstoï et la non-violence

Alain Refalo

Membre-fondateur du Centre de ressources sur la non-violence
Rédacteur en chef de la revue Alternatives Non-Violentes

Introduction

Je remercie chaleureusement l'association des Amis de Léon Tolstoï, et son président Dimitri Tolstoï pour son invitation. Je suis particulièrement ravi d'être parmi vous.

Je voudrais commencer par une anecdote. En 1998, j'ai été invité en Russie à un colloque à l'occasion du 170^e anniversaire de la naissance de Tolstoï pour donner une communication sur « Tolstoï, pionnier de la non-violence ». Je venais de publier, l'année précédente, un petit livre, *Tolstoï, la quête de la vérité*¹. A ce colloque, il y avait là des spécialistes de Tolstoï venus du monde entier, américains et européens essentiellement. Ne parlant pas le russe, ma conférence était traduite simultanément.

A la fin de mon intervention, un homme se lève et dit, plus exactement s'écrie en russe : « Merci, enfin, nous avons entendu ce qu'il y avait d'important à dire sur Tolstoï ! ». Cet homme avec qui j'ai fait ensuite connaissance, était un artiste peintre. Il avait passé huit années en prison dans les années 70. Pendant sa détention, il s'était nourri de la pensée de Tolstoï et s'était juré qu'à sa sortie, il ferait éditer toutes ses œuvres philosophiques, spirituelles et politiques. Il les a fait éditer en 10 volumes, sous forme de Cahiers Léon Tolstoï. Et il me les a offerts.

Si je raconte cette anecdote, c'est pour montrer que la pensée philosophique, politique et spirituelle de Tolstoï, sur un colloque de cinq jours, ne tenait qu'une place marginale dans les communications proposées. C'était le signe, et je crois que malheureusement les choses n'ont pas beaucoup changé aujourd'hui, le signe que cette pensée philosophique, morale, politique et religieuse de Tolstoï demeure encore largement méconnue. Tout

¹ Alain Refalo, *Tolstoï, la quête de la vérité*, Desclée de Brouwer, col. « Témoins d'humanité », 1997.

particulièrement, sa pensée sur la violence et la non-violence.

Qui se souvient en effet que l'ancien officier de Sébastopol devint un pacifiste intransigeant, prônant le refus du service militaire et de toute guerre ? Qu'il fut un adversaire constant de la peine de mort ? Qu'il fut un pionnier des pédagogies actives, voire libertaires et qu'il a fondé une école expérimentale pour les enfants paysans ? Qu'il rompit avec l'Église orthodoxe qu'il accusait de collusion avec le pouvoir politique, et que celle-ci l'excommunia après la publication de *Résurrection* ? Qu'il renonça à la chasse et devint un ardent défenseur du végétarisme, au nom du respect de la vie ? Qu'il a été, lui l'aristocrate écrivain, un précurseur de l'anarchisme chrétien du fait de ses prises de positions radicales sur l'État ? Qu'il inspira le jeune Gandhi en Afrique du Sud et que celui-ci se convertit à la non-violence après la lecture du *Royaume des cieux est en vous* ? Et qu'à la fin du XIX^e siècle, Tolstoï était reconnu comme la conscience morale de l'Europe ? Parmi vous, bien sûr, beaucoup connaissent tous ces dimensions de sa pensée, de son action et de sa vie. Mais il est probable que le grand public les ignore encore.

Parler aujourd'hui de « Tolstoï et la non-violence », c'est s'efforcer de comprendre en quoi toute sa pensée philosophique, morale et politique, dans les trente dernières années de sa vie » s'est concentré sur cette idée qu'il était possible de résister aux systèmes de la violence politique par d'autres moyens que la contre-violence, par d'autres moyens que la violence révolutionnaire.

Mais commençons par le début. Pour comprendre la source et l'origine de cette pensée originale sur la non-violence, il nous faut faire un détour par l'Orient.

Tolstoï et l'Orient

Très tôt, Tolstoï s'est intéressé aux traditions spirituelles hindoue, bouddhiste et taoïste. « L'Orient l'attira toujours »², résume Romain Rolland dans sa *Vie de Tolstoï* paru en 1911. Très tôt, c'est-à-dire bien avant ce que l'on a appelé sa crise morale et religieuse.

Nous savons que lorsqu'il était enfant, il écoutait avec ravissement les contes orientaux racontés à la maison par un vieux conteur aveugle dans la chambre de sa grand-mère. A dix-neuf ans, il s'inscrit à l'université de Kazan pour étudier les langues orientales.

2 Romain Rolland, *Vie de Tolstoï*, Albin Michel, 1978, p. 186.

Plusieurs biographes relèvent qu'hospitalisé dans une clinique de Kazan, il rencontra un lama bouddhiste qui l'impressionna fortement.

Plus tard, à l'époque de l'écriture de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine*, il étudie en profondeur les grandes religions orientales. Il s'intéresse tout particulièrement aux écrits de sagesse hindoue et chinoise.

Que cherche Tolstoï à ce moment-là ? Il cherche une vérité universelle qui traverse les cultures, les spiritualités et les religions. Dans ses carnets, il note des centaines de citations des Védas, des Upanihads, de la Bhagavad-Gîtâ, du Bouddha, de Lao-Tseu.

Il est frappé par la la profondeur morale de ses textes, sur leur insistance concernant la discipline intérieure. Ses traditions spirituelles orientales le confirment dans son intuition qu'il existe, au-delà des dogmes religieux, une sagesse pratique pour conduire sa vie.

Cette forme de syncrétisme ne le détourne pas du christianisme, mais cela l'amène à concevoir la foi comme une expérience universelle. Il considère en effet que chaque religion recèle une parcelle de la vérité, et l'amour en est le noyau commun.

Tolstoï est frappé par la proximité entre le Sermon sur la montagne et certains enseignements de l'Inde. L'appel du sage de Nazareth à « aimer ses ennemis », à « ne pas résister au méchant par la violence », trouve une correspondance dans le principe hindou d'*ahimsa*, le respect de toute vie. Plus tard, Gandhi traduira « *ahimsa* » par « non-violence ».

Il trouvera aussi une correspondance dans le principe du « non-agir » chinois de Lao Tseu qu'il cite souvent. Le non-agir est une philosophie de vie qui vise à éviter les frictions inutiles, les oppositions frontales par une attitude de détachement, de souplesse dans le conflit et de tolérance intuitive.

Jusqu'à la fin de sa vie, Tolstoï a été un lecteur attentif des sagesse de l'Orient dont il s'est nourri pour construire sa propre philosophie morale. Sa dernière œuvre qu'il corrigeait encore sur son lit de mort, *La voie de la vie*, est une compilation de milliers de citations et de textes issus de toutes les traditions spirituelles, orientales et occidentales.

La non-résistance au mal par la violence

Après avoir écrit *Anna Karénine*, Tolstoï vit une profonde crise existentielle qu'il racontera dans ses *Confessions*. Il se lance alors dans une recherche colossale sur la religion chrétienne qui va l'absorber totalement pendant plusieurs années.

Cinq ouvrages vont lui permettre d'exposer à la fois son itinéraire spirituel, sa critique des dogmes de l'Église orthodoxe, la signification profonde du christianisme qu'il a découverte, les raisons de sa rupture avec l'Église et enfin son propre credo.

Son credo, c'est-à-dire sa propre vision du christianisme, il l'expose dans le dernier ouvrage connu sous le titre de *En quoi consiste ma foi ?*, ouvrage paru en 1884 et bien sûr immédiatement censuré en Russie.

Dans cet ouvrage, il affirme que l'essence de la doctrine chrétienne se trouve dans le Sermon sur la Montagne qu'il résume en cinq préceptes : ne pas se mettre en colère, ne pas commettre d'adultère, ne pas prêter serment, ne pas résister au mal par la violence, ne pas faire la guerre.

Tolstoï a l'impression de redécouvrir sous un jour nouveau ce qu'il connaissait déjà depuis plus longtemps, mais qu'il n'avait pas compris. Il se considère alors en communion de pensée avec tous les sages et philosophes de tous temps qui se sont affranchis des croyances aveugles dans les doctrines traditionnelles et qui ont cherché, de façon sincère, le véritable sens de la vie.

C'est dans cet ouvrage qu'il exprime, pour la première fois, sa découverte de la non-violence. L'expression « non-violence » n'existe pas encore. Il nomme cette idée à travers le concept de « non-résistance au mal par la violence ». C'est une expression qu'il forge à partir du verset 39 du chapitre 5 de Matthieu : « Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis ne point résister au mal ».

Tolstoï nous dit que « ces paroles [lui] semblèrent soudain toutes nouvelles, comme s'[il] ne les avait jamais entendues. »³ Pour Tolstoï, ce passage est la clef de toute l'idée contenue dans les évangiles.

³ *Quelle est ma foi ?* [1884], Stock, 1923, p. 12-13.

Tolstoï comprend ces paroles dans leur acception directe, en rejetant les commentaires qu'il juge subjectifs et restrictifs des Églises. « Ne résiste pas au méchant, explique Tolstoï, veut dire : [...] ne commets jamais la violence ; en d'autres termes : ne commets jamais aucun acte contraire à l'amour. Si l'on t'insulte, supporte l'offense et, malgré tout, ne recours jamais à la violence. »⁴

Jésus abroge l'ancienne loi du talion et propose la sienne, nouvelle, qui dit de ne pas répondre à la violence par la violence.

Cette découverte de l'exigence d'amour et de non-violence inscrite au cœur des Évangiles constitue assurément le tournant décisif de sa vie spirituelle. À partir de cet instant, Tolstoï s'efforcera de dessiner les contours d'une nouvelle sagesse pour l'homme qui exclut catégoriquement tout recours à la violence.

Il considère alors que la doctrine de la non-résistance au mal par la violence est une « loi éternelle ». Il résume cette conviction dans cette formule contenue dans *Quelle est ma foi ?* : « *De même que le feu n'éteint pas le feu, de même le mal ne peut éteindre le mal. Seul le bien, face à face avec le mal, sans en subir la contagion, triomphe du mal. C'est ainsi : et dans le monde intérieur de l'âme humaine, c'est une loi aussi absolue que la loi de Galilée, encore plus absolue, plus claire et plus complète.* »⁵

Il est intéressant de souligner que le « non-agir » de Lao Tseu et la non-résistance au mal par la violence de Tolstoï sont deux philosophies qui se rejoignent dans l'idée de ne pas perpétuer le mal par une action inconsidérée, irréfléchie qui risque d'aboutir à un résultat contraire à celui espéré.

Selon ce principe, il s'agit de rechercher l'action juste qui permettra de vaincre le mal en ne donnant à l'ennemi aucun prétexte pour poursuivre le mal. La victoire sur le mal, nous dit Tolstoï, c'est de refuser de rendre le mal par le mal, c'est de chercher à épuiser le mal en ne lui donnant aucune prise. Il s'agit d'absorber le mal afin qu'il ne se propage pas.

C'est pourquoi, à partir de cette date, tous ses écrits n'auront qu'un objectif : propager

⁴ *Ibid*, p. 18-19.

⁵ *Ibid*, p. 59.

cette idée de la non-résistance au mal par la violence ou de non-violence, la décliner dans tous les aspects de la vie quotidienne ou de la vie politique. Pendant trente ans, jusqu'à sa mort, il la défendra, le plus souvent, dans l'incompréhension générale.

Surtout, il n'aura de cesse de dénoncer avec virulence la contradiction essentielle du christianisme et des Églises, contradiction entre l'amour, admis comme loi première, et la violence, reconnue comme nécessité sous toutes ses formes : autorité des gouvernants, des tribunaux, de l'armée auxquels on invite le peuple à se soumettre et dont on vante les mérites.

La tromperie majeure que Tolstoï dénonce est de vouloir professer le christianisme tout en s'accommodant de la violence et de la guerre. Et en effet, la contradiction est insurmontable. On ne peut enseigner la loi de la non résistance au mal par la violence et en même temps admettre des exceptions à la règle qui la rendront inopérante et redonneront à la violence tous ses droits.

Si Tolstoï a pu faire une relecture nouvelle des évangiles, c'est précisément parce qu'il était imprégné des valeurs contenues dans les sagesses orientales que j'ai évoquées. Gandhi, à son tour, fera une relecture de sa tradition religieuse à la lumière des écrits spirituels chrétiens de Tolstoï.

Le Royaume des cieux est en vous

L'ouvrage *En quoi consiste ma foi ?*, censuré en Russie, a circulé à l'étranger, a été traduit en anglais. Tolstoï reçoit de nombreux courriers commentant cette œuvre fondatrice.

À son grand étonnement, il découvre qu'aux États-Unis, plusieurs décennies avant lui, d'autres penseurs et mouvements chrétiens engagés dans le mouvement abolitionniste contre l'esclavage se réfèrent explicitement à cette idée de la « non-résistance » avec la même source évangélique. On ne dit pas encore « non-violence » à ce moment-là. Mais on agissait déjà collectivement selon ce principe.

Tolstoï découvre notamment le leader de la Société anti-esclavagiste de Nouvelle-Angleterre, William Lloyd Garrison (1805 – 1879) dont le fils correspondra avec Tolstoï. Il prend connaissance également de l'œuvre considérable d'Adin Ballou (1803 – 1890),

considéré comme le théoricien de la non-résistance aux États-Unis. Par l'intermédiaire de l'un de ses collaborateurs, Tolstoï entrera en correspondance avec Ballou, peu de temps avant le décès de ce dernier en 1890.

Il découvre aussi le mouvement des Quakers américains qui lui envoient quantité de journaux, de brochures et d'ouvrages qu'ils ont édités, montrant l'illégitimité pour le chrétien de toute guerre et de toute violence.

Toutes ces sources nouvelles ont profondément impressionné Tolstoï. Elles l'ont décidé à entreprendre l'écriture d'un nouvel ouvrage, le fameux *Royaume des cieux est en vous*, publié en 1893.

Contrairement à ce que la connotation religieuse du titre semble indiquer, ce nouvel ouvrage est avant tout un virulent pamphlet contre l'État et plus généralement tous les pouvoirs qu'ils soient politiques ou religieux qui cautionnent et entretiennent la violence. Tolstoï élabore, à partir de sa lecture radicale des Évangiles, une critique sociale et politique qui se déploie en une attaque frontale contre les trois piliers de la violence du monde moderne, à son époque : l'État, la guerre et l'Église.

L'État. Tolstoï définit l'État comme une institution qui repose essentiellement sur la violence. Loin d'être une instance protectrice, il la considère comme un appareil coercitif qui se maintient par trois moyens principaux : la peur, l'impôt et la conscription. La peur est suscitée par le système policier et judiciaire qui menace les individus de répression et de châtement ; l'impôt est perçu comme un vol légal, qui dépouille le paysan de son travail pour nourrir l'appareil bureaucratique et militaire ; la conscription, enfin, est la forme la plus visible de cette violence, puisqu'elle oblige des millions de jeunes hommes à devenir soldats contre leur gré. Tolstoï souligne le caractère profondément anti-chrétien de l'obéissance à l'État : se soumettre à un pouvoir qui commande de tuer, c'est devenir complice du mal.

La guerre. Tolstoï voit dans la guerre l'expression la plus brutale et la plus absurde de la violence organisée. Ses récits militaires de jeunesse, tels que *Les Cosaques* ou les *Récits de Sébastopol*, ont alimenté son rejet de la logique guerrière, qui s'exprime aussi dans *Guerre et Paix*. Il y décrit l'ennui, la peur et l'horreur du champ de bataille, loin de toute exaltation patriotique. Devenu moraliste, il forge l'idée que l'armée est une « école du crime », un lieu où l'on apprend à tuer sans scrupule, où l'on habitue l'homme à renoncer à sa conscience. La guerre patriotique, célébrée par les États, n'est à ses yeux qu'un prétexte destiné à hypnotiser, manipuler et mobiliser les masses en les asservissant à des

intérêts qui ne sont pas les leurs. Dans une Europe où le nationalisme triomphe, cette condamnation sans appel tranche radicalement.

L'Église. Le troisième pilier de sa critique vise les institutions religieuses, et plus particulièrement l'Église orthodoxe russe, dont il sera excommunié en 1901. Tolstoï reproche à l'Église d'avoir trahi le message évangélique en légitimant la violence de l'État et des armées. Il s'indigne de voir les prêtres bénir les canons, écrire des prières pour la victoire militaire, et sanctifier le pouvoir temporel au nom de Dieu. Pour lui, cette compromission est une véritable apostasie : alors que le Christ a enseigné le commandement absolu de l'amour et du refus de tuer, nous dit-il, l'Église institutionnelle est devenue un instrument idéologique de domination.

Mais Tolstoï ne fait pas que critiquer cette violence des institutions. Il propose une voie. Et c'est là que Tolstoï devient un précurseur de la non-violence contemporaine.

Il transforme le précepte évangélique « Ne résistez pas au méchant par la violence » en un programme d'insoumission et de désobéissance civile. On peut d'ailleurs noter dans cette démarche radicale et subversive l'influence de deux textes qui ont été des jalons dans l'histoire de la non-violence : le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie (16^e siècle) et le fameux texte d'un écrivain américain Henry David Thoreau, *Du devoir de désobéissance civile* (1849). Tolstoï citera souvent ces deux textes notamment dans les quinze dernières années de sa vie.

Chaque individu, selon lui, doit refuser de coopérer avec l'injustice, non pas en cherchant à renverser les institutions par la violence, mais en se tenant à l'écart de toute pratique qui implique la violence. Cela signifie notamment de refuser le service militaire et de prêter serment à l'État, de ne pas participer à l'imposition fiscale qui finance la guerre, de s'abstenir de soutenir les institutions qui reposent sur la contrainte, de mener une vie simple et autonome, fondée sur le travail de ses propres mains.

Le Royaume des cieux est en vous est l'ouvrage majeur de Tolstoï sur la non-violence. Le destin de cet ouvrage est assez extraordinaire puisque l'année suivante de sa publication, en 1894, le jeune avocat Gandhi, il a alors 24 ans, vient d'arriver en Afrique du Sud pour défendre les droits de la minorité indienne face aux lois discriminatoires des Britanniques. Dans son *Autobiographie*, Gandhi confesse que la lecture de cet ouvrage à ce moment-là, l'« enthousiasma » et qu'il en garda « une impression inoubliable ». « A cette époque-là, écrit-il, je croyais à la violence. Après avoir lu cet ouvrage, je fus guéri de mon scepticisme et je crus fermement à l'*ahimsa*. » C'est-à-dire à la non-violence.

Le royaume des cieux est en vous est bien le maître-livre qui fit découvrir à Gandhi l'esprit de la « non-violence ». Et à ce titre, Tolstoï peut être considéré comme un jalon important dans l'histoire de la non-violence, précisément par l'influence qu'il a eue sur celui qui est considéré comme le fondateur de la non-violence contemporaine, le Mahatma Gandhi. Nous allons retrouver Gandhi quelques années plus tard. En 1908 très précisément.

Le végétarisme

On ne peut parler de « Tolstoï et la non-violence » sans évoquer sa réflexion et sa pratique à l'égard des animaux. La vraie vie, selon Tolstoï, ne consiste pas seulement dans l'amour du prochain, mais dans l'amour et le respect de tout ce qui vit.

A partir des années 1880, Tolstoï devient végétarien. Tuer un animal pour se nourrir lui est moralement injustifiable, car c'est une forme de violence gratuite qui peut être évitée. Il considère en effet qu'aucune nécessité vitale ne justifie de tuer un être vivant sensible pour se nourrir. Tolstoï voit dans la consommation de viande un acte de cruauté et une violation du principe fondamental de non-violence. Dans son texte *La première étape*⁶ (1892), il affirme que « si l'homme cherche sérieusement et sincèrement la voie morale, la première chose dont [il] se privera sera la nourriture animale »⁷.

Toutefois, sur ce sujet du végétarisme, Tolstoï ne moralise pas de façon autoritaire. Lui-même n'a pas toujours été végétarien, il peut donc comprendre pourquoi ses contemporains ne sont pas encore dans cette démarche exigeante. Il part de son propre cheminement pour montrer que le végétarisme n'est pas une fin en soi, mais une étape qui procède d'une prise de conscience. Il invite chacun à ouvrir les yeux sur ce qu'implique vraiment de manger de la viande et à se poser une question simple : « Est-ce nécessaire ? ».

Dans le même temps qu'il fait le choix du végétarisme, Tolstoï cherche à organiser sa vie de façon plus sobre et plus saine. Il veut se libérer du superflu et se tourner vers l'essentiel. Son végétarisme assumé l'amène à adopter un régime alimentaire plus simple, à base de légumes, pain, céréales. Mais il refuse également le vin, le tabac et milite pour une hygiène de vie naturelle. Pour lui, la viande est le reflet d'un mode de vie aristocratique tourné vers le luxe et la corruption du goût. Le végétarisme s'inscrit dans un

⁶ Le texte *La première étape* a été publié en 1892 dans la revue moscovite *Question de philosophie et de psychologie* et a servi de préface à l'ouvrage d'Howard Williams, *The ethic of diet* (1892). Il a été traduit en français par Ely Halperine-Kaminsky et publié sous le titre « Les mangeurs de viande » en 1895 dans l'ouvrage *Plaisirs cruels*, Bibliothèque Charpentier, 1895.

⁷ *Les mangeurs de viande* (1892), *Plaisirs cruels*, Bibliothèque Charpentier, 1895, p. 121.

projet plus large qui est celui de se rapprocher du peuple, de partager ses souffrances et de vivre dans l'humilité. C'est un acte moral fondamental, un refus de la violence, un choix tourné vers la compassion des êtres vivants. Il contribue à la recherche d'une vie authentique tournée vers le bien, et en faveur d'une humanité réconciliée avec elle-même et la nature.

La Lettre à un Hindou

En 1908, Tolstoï, alors âgé de quatre-vingts ans, vit retiré dans sa propriété de Iasnaïa Poliana, affaibli par la maladie, mais toujours animé par une profonde sollicitude pour les luttes d'émancipation humaine. Cette année-là, il reçoit une lettre de Tarak Nath Das, un jeune révolutionnaire indien exilé aux États-Unis, qui milite pour l'indépendance de l'Inde. Das, proche des milieux nationalistes radicaux, lui demande son avis sur la légitimité du recours à la violence dans la lutte contre la domination britannique.

Tolstoï, fidèle à sa conviction que seule la vérité peut libérer les hommes, lui répond longuement. Sa réponse, écrite en russe, est traduite en anglais et en plusieurs langues indiennes sous le titre *Lettre à un Hindou*⁸.

Dans cette lettre qui deviendra célèbre, Tolstoï rejette avec la même fermeté la violence révolutionnaire et la violence d'État. Pour lui, la domination britannique sur l'Inde ne repose pas principalement sur la force des armes, mais sur la coopération passive et volontaire des Indiens eux-mêmes. L'oppression n'est pas seulement exercée de l'extérieur, elle est massivement intériorisée, acceptée et reproduite. C'est ici que Tolstoï rejoint, par une autre voie, l'intuition de La Boétie dans le *Discours de la servitude volontaire*. Si les peuples cessent d'obéir, les tyrans s'effondrent d'eux-mêmes. Le refus de participer à l'injustice devient ainsi l'acte révolutionnaire par excellence.

Mais l'auteur de *Guerre et Paix* élargit son propos au-delà du cas indien. Loin d'écrire un texte de circonstance, Tolstoï inscrit la lutte des Indiens dans une perspective universelle. Tous les régimes fondés sur la violence, monarchies, empires, systèmes coloniaux ou institutions militaires, ne tiennent que par la complicité inconsciente des dominés. La révolution véritable, affirme-t-il, n'est donc pas d'abord politique, mais spirituelle. Elle consiste à rompre intérieurement avec le mensonge du pouvoir et à refuser de coopérer

⁸ La *Lettre à un Hindou* a été publié intégralement en français par la revue Alternatives Non-Violentes, « Du nouveau sur Tolstoï », numéro 89, 1993.

https://www.alternatives-non-violentes.org/Revue/Numeros/89_Du_nouveau_sur_Tolstoi/LC_8P_06112_1993_089_small.pdf

avec le mal, fût-ce sous prétexte de le combattre. C'est là le cœur de sa doctrine de la « non-résistance au mal par la violence », qu'il avait déjà exposée dans ses écrits antérieurs, notamment *Le Royaume des cieux est en vous* (1893).

Il est à noter que Tolstoï établit un lien étroit entre transformation intérieure et libération sociale. La société juste ne peut naître que d'individus purifiés du désir de dominer. En cela, il s'oppose non seulement au colonialisme, mais aussi au nationalisme agressif qui, sous prétexte de libération, reproduit la logique du pouvoir. La fin et les moyens, écrit-il en substance, ne peuvent être séparés. On ne bâtit pas la justice sur la violence, ni la liberté sur la haine. Cette idée de la cohérence entre la fin et les moyens deviendra centrale dans la stratégie d'action non-violente de Gandhi.

Gandhi découvre cette lettre en 1909 alors qu'il mène en Afrique du Sud ses premières campagnes de désobéissance civile. Il est profondément impressionné par la force et la cohérence de cette lettre. Elle confirme de façon éclatante ses propres intuitions : la domination repose sur la coopération volontaire des opprimés, et le refus conscient de cette coopération est la clef de la liberté. C'est à la suite de la découverte de cette *Lettre à un hindou*, que Gandhi prendra l'initiative de correspondre avec Tolstoï.

La correspondance Gandhi-Tolstoï

La rencontre, spirituelle et politique, entre Tolstoï et Gandhi à travers ce texte marque un moment charnière dans l'histoire de la non-violence moderne. Le maître russe, prophète de la conscience morale, donne les fondements spirituels ; le disciple indien, militant et stratège, en fera la mise en œuvre pratique. *La Lettre à un Hindou* n'est donc pas seulement un texte moral. Elle prépare la transformation du principe évangélique de non-résistance en méthode politique que Gandhi nommera le *satyagraha* (la force qui naît de la vérité). C'est par cette médiation que la non-violence, d'abord conçue comme un idéal religieux individuel, deviendra une arme collective de libération.

La dernière lettre de Tolstoï à Gandhi, en date du 7 septembre 1910, moins de deux mois avant sa mort est l'un des tout derniers écrits de Tolstoï. C'est une lettre-testament. Gandhi la recevra quelques jours après la mort de Tolstoï. Toute la pensée de Tolstoï sur la non-violence est condensée dans cette lettre adressée à celui qu'il reconnaît comme un héritier. Tolstoï y réaffirme le cœur de son message : seule la loi de l'amour, comprise comme force universelle, peut sauver l'humanité de la spirale de la violence et de l'asservissement. Toutes les structures de domination reposent sur la peur et la violence ;

seule une fidélité radicale à l'amour peut les ébranler.

Dans cette lettre, il se réjouit de voir ses propres idées, longtemps marginalisées en Russie, trouver une traduction concrète à l'autre bout du monde. Tolstoï voit dans l'expérience gandhienne une confirmation concrète de ce qu'il a toujours enseigné : la non-violence n'est pas une utopie, elle n'est pas une idée désincarnée, mais une puissance réelle capable de transformer l'histoire.

En reconnaissant Gandhi comme un « frère » engagé dans la même lutte, Tolstoï transmet symboliquement le flambeau. Il ne voit pas en lui un simple admirateur oriental, mais l'incarnation concrète de ce qu'il a lui-même prêché dans *Le Royaume des cieux est en vous*. Le vieux prophète russe, souvent isolé et incompris dans sa propre patrie, aperçoit en Inde un terrain d'expérimentation où sa pensée pourrait devenir praxis collective. Gandhi, de son côté, reçoit cette parole comme une confirmation intérieure. Il ne se contente plus de voir en Tolstoï un maître, il comprend qu'il doit en être l'héritier vivant, celui qui portera plus loin le flambeau.

Incontestablement, la correspondance entre Gandhi et Tolstoï compte parmi les rencontres intellectuelles et spirituelles les plus extraordinaires et les plus fécondes du XX^e siècle. Elle relie deux continents, deux traditions religieuses, deux générations : un aristocrate russe au soir de sa vie, quasiment retiré dans la méditation, et un avocat indien au seuil de son destin historique.

Tolstoï, prophète de la conscience universelle, transmet à Gandhi la conviction que seule la non-violence peut sauver l'humanité de l'engrenage de la violence moderne. Gandhi, à son tour, incarne cette conviction dans une action politique de masse qui bouleversera l'histoire du XX^e siècle. L'un se retire du monde, l'autre entre dans l'histoire.

Tolstoï précurseur de la non-violence

Alors, Tolstoï est-il un précurseur de la non-violence ? Oui, certainement, mais il convient aussi de mesurer certaines limites de sa pensée.

Oui, parce qu'il l'un des premiers à avoir perçu ce que l'on nommera plus tard la « violence structurelle » : celle qui s'exerce à travers les institutions, les lois, les hiérarchies, les mécanismes économiques.

Oui, parce qu'il a délégitimé et déconstruit toutes les formes de violences, la violence de

l'État, la violence de la guerre, la violence de la justice punitive, la contre-violence révolutionnaire en montrant que le recours à la violence était contraire à l'humanité de l'homme et qu'on ne pouvait faire le bien avec des moyens qui le contredisent.

Oui, parce qu'il a proposé un chemin pour résister à cette violence : le refus du mensonge, la non-participation à la violence, la désobéissance individuelle, l'amour du prochain, la sobriété et la simplicité dans la vie quotidienne.

Oui, parce qu'il a trouvé en Gandhi non seulement un disciple, mais un homme qui transforme l'éthique tolstoïenne de la non-violence en une force politique, en une stratégie d'action collective, un moyen concret de conquérir la justice et la liberté.

Il a donc été un précurseur de la non-violence, mais il faut aussi admettre certaines limites dans sa pensée morale.

Si Tolstoï a pointé du doigt les causes de l'exploitation économique, de la guerre et qu'il en a démonté tous les mécanismes, sa réponse se situe essentiellement sur le registre moral et individuel. Lui-même très isolé sur la scène politique russe, il n'a pas cherché à créer un mouvement qui ait une prise et une influence sur les événements de son temps. Il ne croyait pas en l'action collective, il ne pouvait donc pas visualiser ce que pouvait être une force collective basée sur non-violence.

Il est intéressant de lire ses textes au moment de la Révolution de 1905. Tolstoï prêche le perfectionnement individuel et la conversion spirituelle, seuls à même, selon lui, de juguler la violence qui se déchaîne à ce moment-là et de transformer l'ordre existant. Il occulte totalement les rapports de force politique.

Il critique les méthodes des révolutionnaires, mais il ne peut, à ce moment-là, leur proposer une alternative non-violente susceptible d'être efficace.

Certes, il a su conscientiser nombre de ses compatriotes aux injustices sociales et économiques, mais il n'a pas su ou pas pu leur proposer une organisation qui permette de canaliser les énergies vers des luttes de transformation et d'émancipation.

Malgré ces limites, Tolstoï demeure encore notre contemporain lorsqu'il affirme qu'il nous appartient à chacun.e de rechercher les voies de la vérité, lorsqu'il nous dit de ne pas être complice de la violence, de ne pas participer à la guerre, d'avoir le courage de désobéir lorsque la voix de la conscience nous l'ordonne, malgré les risques.

Tolstoï n'a pas formellement inventé la non-violence, mais il l'a rendue pensable. Il a montré qu'elle n'est pas la morale des faibles, mais la puissance intérieure de ceux qui ne

veulent plus servir le mensonge. À travers Gandhi et tous les mouvements de résistance non-violente à l'oppression qui jalonnent l'histoire récente, l'idée tolstoïenne se transforme en force historique.

Ses héritiers spirituels et politiques ont reconnu en lui un maître de vérité. Il leur a enseigné que la victoire véritable n'est pas la conquête d'un pouvoir, mais la conquête de soi. Le *satyagraha* de Gandhi, la désobéissance civile de Martin Luther King, tout comme la résistance morale des objecteurs de conscience procèdent tous de cette source : la conscience de chaque être humain est plus forte que les institutions qui l'oppriment.

A l'heure où l'actualité est emplie de guerres, à l'heure où la planète vacille, je crois profondément que l'enseignement de Tolstoï résonne de nouveau avec une urgence nouvelle. Il nous invite à désarmer nos institutions, en commençant par désarmer nos intelligences et nos cœurs, et à retrouver, au-delà des systèmes et des idéologies, la dignité de la conscience humaine.

Je vous remercie pour votre attention.